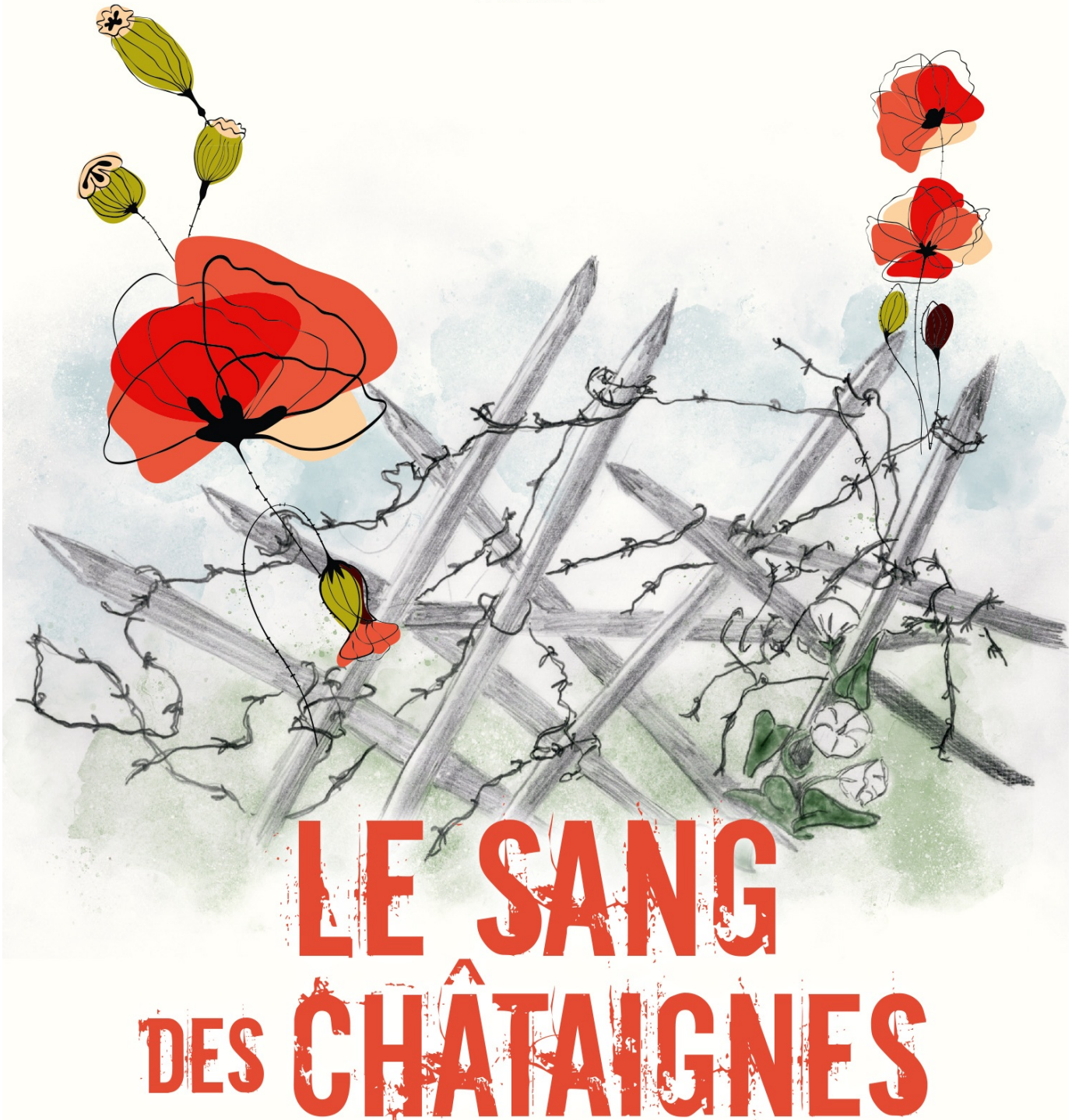


Éric et Marie-Hélène MIEL

LE MENSONGE DES BERGERS

- Tome 1 -



Eric MIEL
Marie-Hélène MIEL

Le Mensonge des bergers -
Tome 1
Le sang des châtaignes

© Eric MIEL, Marie-Hélène MIEL, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4803-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Joséphine et Anthelme CARREL

À leurs descendants : Johann, Yannick et Delphine,
Erwan, Laly, Gabrielle, Anastasia, Sarah, Marjane et Azadeh

Aux fusillés pour l'exemple de la Grande Guerre

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE

La porte s'ouvrit d'un coup. Devant elle se tenait un couple, d'allure distinguée, qui lui souriait aimablement. Les deux inconnus lui tendirent la main et d'emblée ils se présentèrent comme les propriétaires et les gardiens du lieu. Ils déclinerent leur nom et prénom, puis demandèrent à la voyageuse de se faire connaître. Son origine et son identité vérifiées, à travers un dédale de corridors, l'étrangère les suivit en silence jusqu'à un salon régence. Là, ils l'invitèrent à s'asseoir dans une bergère de soie. L'homme tendit le bras vers une petite sonnette posée sur un guéridon. La gouvernante et un valet apparurent :

— Veuillez faire préparer la chambre bleue pour Madame, et apportez-nous du thé, s'il vous plaît.

— Demandez au jardinier d'y faire porter des fleurs, rajouta son épouse.

La domesticité partie, Gontran et Diane De Longue Épée s'enquirent des conditions de voyage de la nouvelle arrivée.

— Tout s'est déroulé mieux que je ne l'imaginais. Beaucoup mieux même, répondit Léa Courpriac en s'enfonçant dans le fauteuil.

Gontran acquiesça :

— Cela confirme ce que nous a dit Yann, votre prédécesseur. C'est de très bon augure pour la suite.

On leur porta le thé. Sa tasse à la main, Léa Courpriac exposa la raison de sa présence :

— Je suis là pour finir le travail. Comme vous le savez, Yann n'a pas pu entrer en contact avec notre homme.

— Oui, en effet. Et nous le regrettons. Nous sommes en retard sur le programme. Il est pourtant resté trois ans à Maurs mais rien n'y a fait. Nous n'avions pas pris la bonne mesure de la situation.

— Comment cela ? interrogea Léa.

— Nous n'avions pas prévu que les soldats auraient autant de difficultés pour

obtenir des permissions, répondit Diane.

Elle continua :

— Figurez-vous que la première année de guerre, les soldats n'ont presque pas eu de permission. Quand elles ont commencé à leur être accordées, il fallait pas moins de trente heures à ces pauvres bougres pour parcourir trois cents kilomètres, entassés dans des wagons de troisième classe, presque des wagons à bestiaux.

— Et comme si cela ne suffisait pas, reprit Gontran, pour les besoins de la guerre, les chefs militaires ont souvent réduit ces permissions à quatre jours, au lieu des huit prévus à l'origine. À tout choisir, la plupart d'entre eux ont préféré se rendre à Paris plutôt que de prendre le risque de passer le temps de leur permission à croupir dans les trains et les gares de triage. C'est certainement le choix qu'a fait notre homme.

Diane se pencha vers Léa :

— Et vous, ma chère, quel est votre rôle dans cette mission ?

— Le même que Yann. Être là au moment où notre homme rentrera de la guerre. L'approcher, gagner sa confiance, et dès qu'il l'aura découverte, repartir avec la formule.

— Et sous quelle « couverture » comptez-vous mener cela à bien ?

Léa les regarda, l'un après l'autre :

— Avec le consortium, nous avons pensé à une institutrice. Dans ce contexte de guerre, c'est ce qui nous a paru le plus plausible. Les instituteurs sont tous mobilisés, les seules femmes qui pourraient les remplacer ne veulent pas quitter leur village, pour rester au plus près de leur famille et continuer d'aider à la ferme. Boisset n'a pas d'autre solution que de faire appel à une « étrangère », à une parisienne. Pouvez-vous arranger cela, Gontran ?

— Sans aucun problème, répondit aussitôt ce dernier. Nous avons l'habitude. Cela va prendre un peu de temps, quelques semaines tout au plus, mais tout sera fait pour que vous preniez votre poste à la prochaine rentrée scolaire. Nous nous occuperons de tout. En attendant, vous êtes la bienvenue chez nous, chère Léa. Profitez-en pour découvrir Clermont-Ferrand. Nous sommes au cœur du centre

historique de cette belle et grande ville. D'ici, vous pourrez tout visiter à pied, conclut Gontran.

— Yann avait été conquis ! fit Diane. Au fait, comme pour lui, il va nous falloir vous établir une vraie identité. Avez-vous déjà pensé à quelque chose ?

Léa se redressa, croisa nerveusement ses mains :

— Je souhaite garder mon prénom. J'y tiens beaucoup, en fait. Quant au nom, j'ai pensé à celui de ma nourrice, une sorte d'hommage à cette vieille dame si affectueuse : elle s'appelait Marzin, Marguerite Marzin. Alors moi, se sera Léa, Léa Marzin.

Chapitre 1

AILLEURS

« Et ces guerres ruineuses cesseront... »

« Depuis que l'ultimatum de l'Autriche a ouvert une crise menaçante pour l'Europe entière, la France s'est attachée à suivre et à recommander partout une politique de prudence, de sagesse et de modération.

On ne peut lui imputer aucun acte, aucun geste, aucun mot qui n'ait été pacifique et conciliant.

À l'heure des premiers combats, elle a le droit de se rendre solennellement cette justice qu'elle a fait, jusqu'au dernier moment, des efforts suprêmes pour conjurer la guerre qui vient d'éclater et dont l'empire d'Allemagne supportera, devant l'histoire, l'écrasante responsabilité. »

Raymond Poincaré, discours de l'Union sacrée du 4 août 1914

C'est la guerre, entendez-vous ? La guerre ! Allons enfants... Rassasiés de paix, las d'être heureux, engourdis d'ennui et oublieux des misères de leurs pères, ils y étaient partis, l'esprit échauffé par les prêches d'un clergé béat, le corps enfiévré par la harangue des politiciens de salon, l'honneur aiguillonné par une clique de galonnés en mal de cette gloire qui graverait leurs noms sur la plaque des avenues. Anthelme Brasquies, lui, il n'en voulait pas de cette guerre, de cette maudite guerre, de leur satanée guerre. Pourtant il la fit, la Grande, celle des Grands Malheurs. Arraché à son lopin de terre cantalien et à l'amour de sa vie, la jeune Joséphine Montpeyssoux, pour être jeté dans cette Histoire trop grande pour lui, ce paysan de la Châtaigneraie souffrit dans la marne des tranchées où dès les premières heures de ce désastre il vit mourir plus d'hommes que le cimetière de Boisset, son village, n'en avait accueillis depuis plus d'un

siècle.

En ce début d'après-midi, Anthelme venait d'apparaître à l'angle d'une tranchée, peinant à tirer une charrette à bras chargée de débris humains qu'on trierait et rassemblerait avec précaution pour essayer d'en faire un tout qui porterait un nom d'homme.

Pour ne pas flancher, Anthelme puisait sa force dans le souvenir de ses longues journées de labour où, soudé à l'araire, le regard vissé sur la pointe indistincte du sillon qui se perdait derrière la bosse du champ, il s'enivrait des senteurs de la terre renversée. Il s'arrêtait alors pour reprendre un instant son souffle, écoutait la ronde entêtante des insectes venus boire à la sueur des bêtes, étirait ses doigts endoloris et s'étant craché du courage dans les mains, il relançait les bœufs pour repartir à l'assaut des pierres qui sonnaient sur le soc.

Le hurlement d'un déchiqueté le ramena à la tranchée et à sa puanteur de sang avarié. Tout à coup, semblant ne plus supporter d'avoir sur le dos cette humanité abêtie, la terre s'ébroua, se souleva, s'enfla, finit par exploser avant de retomber sur les hommes dans un déluge d'éclats de pierres, de bois, de métal et de chair. Il semblait que de ses profondeurs insondables remontait un Mal venu pour les dévorer tous, pour les dissoudre dans le magma qui s'agite en son cœur. L'artillerie d'en face venait de forcer la cadence. Comme les autres, Anthelme se courba, courut au hasard pour échapper à la trajectoire sifflante des obus. Il buta sur un quartier d'homme, tomba à genoux. Une monstrueuse vague de terre manqua de l'ensevelir, formidable pied de géant qui s'abattit près de lui dans un fracas du diable. Il reprit sa course mais aussitôt une nouvelle déflagration le coucha. Il se secoua pour se débarrasser de cette poussière noire qui obscurcissait jusqu'à la lueur du jour, prit appui sur ses mains pour se relever. Elles s'enfoncèrent dans la boue, et il resta cloué au sol. Il ne sentait plus ses jambes, il ne les voyait plus : à partir des genoux elles disparaissaient dans la terre. Alors, il revit les yeux exorbités des soldats courant sur leurs moignons pour rejoindre la tranchée et s'y jeter avec effroi dans un dernier élan, avant de mourir. Adieu visages familiers et chèrement aimés, adieu les arbres roux de l'automne et les sentiers chauds de l'été ! Des mois durant la Mort avait rôdé autour de lui, criant à ses oreilles, dans la fureur stridente des balles qui le frôlaient, des menaces et des promesses de souffrance venues tout droit de l'enfer. Cent fois elle l'avait enveloppé dans des linceuls de feu sortis du souffle brûlant des bombes. Cent fois il l'avait défiée, cent fois il l'avait vaincue.